TRADUIRE LA LIBERTÉ :
LA LITTÉRATURE ROUMAINE FACE AU VIDE DE LA LIBERTÉ RETROUVÉE

Jean-Louis COURRIOL
Université « Jean Moulin » Lyon 3, France

Résumé: *La Révolution de 1989 a placé la littérature roumaine dans une situation inédite depuis près d'un demi-siècle: elle s'est retrouvée brutalement confrontée à une absence, à un vide de contrainte qui semblait devoir lui offrir un champ d'épanouissement, une chance d'essor dont elle avait été cruellement privée pendant les sombres années du totalitarisme communiste et de la dictature.*

Vingt ans après, le temps est peut-être venu de dresser un premier bilan de cette période troublée, passionnante, décevante pour les uns, chargée d'espérances pour les autres, devant laquelle l'indifférence est la seule attitude intenable.

Mots-clés: *liberté, contrainte, ethique/esthétique.*

La Révolution de 1989 a placé la littérature roumaine dans une situation inédite depuis près d'un demi-siècle: elle s'est retrouvée brutalement confrontée à une absence, à un vide de contrainte qui semblait devoir lui offrir un champ d'épanouissement, une chance d'essor dont elle avait été cruellement privée pendant les sombres années du totalitarisme communiste et de la dictature.

Vingt ans après, le temps est peut-être venu de dresser un premier bilan de cette période troublée, passionnante, décevante pour les uns, chargée d'espérances pour les autres, devant laquelle l'indifférence est la seule attitude intenable.

Plusieurs voies s'ouvraient en 1990 à la création littéraire, plusieurs voies dans lesquelles les écrivains d'alors, de toutes générations, gloires consacrées et talents en herbe, se sont successivement engagés avec leur désir ardent de faire fructifier durablement leur indépendance réelle ou illusoire. Les contraintes politiques sont remplacées par des contraintes éthiques et esthétiques, la censure abolie, les écrivains se positionnent alors par leur choix moral et stylistique. Vont-ils s'imposer ou se voir imposer de nouvelles containtes?

On serait tenté de croire que la première voie à suivre par les écrivains roumains, chronologiquement parlant, peut-être, était celle d'une réappropriation de la tradition brisée par l'irruption violente d'un Moyen-Age soviétique qui s'était donné la mission de faire table rase du passé le plus vivant, qui avait tenté, non sans succès, d'instaurer à la hache un autre univers de valeurs négatives en dépouillant un peuple de ses racines spirituelles.

Rappeller que la liberté n'était pas une invention de décembre 1989, que la démocratie, contrairement aux fictions désinvoltes d'observateurs étrangers pressés et superficiels, était connue des Roumains, qu'ils en avaient fait l'expérience, souvent tragique mais réelle, dans les “vingt glorieuses” de l'entre-deux guerres, cela ne pouvait valablement se faire qu'en retournant aux sources mêmes de la littérature moderne, aux noms souvent bafoués quand ils n'avaient pas été sournoisement occultés ou dénaturés par une idéologie sans scrupules: Rebreanu, Camil Petrescu, Cezar Petrescu, Lucian Blaga et tant d'autres, évidemment.

Dans le domaine du roman, qui retiendra surtout notre attention ici et de la prose au sens large, cette tentation naturelle, qui aurait pu être authentiquement

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

bénéfique, n'a pas été suivie d'effets concluants. Renouer avec l'univers romanesque classique magistralement illustré par les écrivains ci-dessus nommés, qui avaient réussi à faire entrer dans les faits littéraires le synchronisme culturel européen porteur de tant de beaux rêves parfois trahis, aurait pu revêtir une signification majeure: faire heureusement oublier la césure dramatique du demi-siècle passé et rétablir le courant vivifiant de l'effervescence culturelle et spirituelle des années 20 et 30. La veine du roman ilustré par un Liviu Rebreanu devait, par ce biais, ressusciter alors, pour le plus grand bien d'une littérature à nouveau libre d'explorer l'humain avec les seules exigences d'une narration éclairant les mystères de l'âme humaine aux prises avec les mystères du monde.

C'est à l'épreuve de la traduction que ces textes se sont révélés très intimement liés à un contexte, inextricablement enracinés dans un réseau allusif qui a parasité ou phagocyté le coeur même du texte esthétique, le privant de ce fait de ce qui est, en dernière instance, la nécessaire autonomie de l'écrit littéraire par rapport au milieu initial de son avènement. Les contraintes de la création dans le système communiste totalitaire ont eu comme conséquence extrêmement grave, le plus souvent, de rendre quasiment impossible l'exportation durable d'oeuvres qui avaient eu un succès certain auprès du lecteur autochtone dans les conditions du régime aujourd'hui défunt.

La disparition des obstacles idéologiques à la création littéraire aurait dû avoir pour conséquence l'émergence d'une littérature elle-même libérée de cette tentation de l'allusif et du jeu linguistique finalement répétitif et stérile, au profit d'une prose plus réaliste, axée sur la narration. Si cela n'a pas été possible, il convient de tenter de donner une explication, ou plusieurs, au phénomène.

L'accoutumance à un certain type d'écriture ne saurait être écartée du nombre des motifs de cette rémanence, de cette pérennisation d'un style littéraire qui s'est toujours voulu prioritairement original, pour qui se démarquer de ce qui est perçu comme une sorte de classicisme a été le mot d'ordre premier. Ecrire à la manière des grands de l'entre-deux-guerres, de Liviu Rebreanu, Camil Petrescu, Cezat Petrescu ou même, un peu plus tard, de Marin Preda, a toujours dû sembler une façon de déroger, de compromettre un farouche désir d'innovation absolue. Cela nous paraît constituer, en dernière instance, le point commun à la mentalité de l'écrivain roumain moderne et expliquer le pourquoi d'une course effrénée à la nouveauté inconditionnelle. S'il est parfaitement légitime, pour qui entend faire oeuvre esthétique, de prendre ses distances avec le passé, de refuser une inféodation astreignante à ce qui “s'est déjà fait”, il est non moins évident que l'on ne saurait valablement créer, littérairement parlant, en refusant dans le principe toute adhésion à une tradition surtout lorsque celle-ci a produit des chefs d'oeuvre dont la valeur esthétique n'est pas le fait de recettes mécaniquement appliquées. C'est ne pas voir que l'oeuvre littéraire ne saurait être seulement un but en soi mais qu'elle est, plus authentiquement, un moyen d'exploration privilégié de l'humain. La fiction romanesque ne perd nullement de son efficacité, encore moins de sa dignité, à construire une intrigue, à modeler des personnages, à inventer une histoire, au sens le plus simple du terme, d'où naîtra la vérité esthétique et humaine qui fera la valeur paradigmatique du texte.

Naturellement, cette pratique du texte de prose narratif romanesque a été mise à rude épreuve dans la période du communisme totalitaire, nous l'avons dit, elle ne pouvait, pour des raisons évidentes, se passer de la liberté totale d'expression. Mais dans ces conditions, pourquoi le rétablissement de cette même liberté ne lui a-t-il pas restitué son efficacité si brillamment démontrée par les chefs d'oeuvre de l'entre-deux-guerres ?

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

La position du traducteur est une position privilégiée: elle lui permet (elle lui en fait le devoir aussi, bien sûr) de mesurer le degré d'adaptabilité d'une oeuvre à la transcription dans une autre langue.

Techniquement, cette transcription est évidemment toujours possible, rien ne saurait empêcher qu'elle se produise, quelles que soient les difficultés, quels que soient les problèmes posés par la recréation d'un univers de fiction dans un autre système linguistique. Tout peut être traduit, tel doit être le credo fondamental du traducteur et sa tâche est de se donner tous les moyens de parvenir à cet objectif.

La **cohérence d'une oeuvre** est certainement l'une des premières garanties de sa valeur esthétique. Elle s'impose d'emblée et innerve l'ensemble du texte dont elle fait, justement, un tout indissociable, parfaitement sphérique et lisse, dont aucun élément ne saurait être retranché sans que l'ensemble ne s'en ressente gravement et irrémédiablement. La tâche du traducteur est d'en mesurer exactement la texture, la qualité du tissu esthétique afin d'être en mesure de lui donner un équivalent de même dimension dans la langue qui en sera l'hôte au terme de la transcription définitive Cela passe évidemment par une longue élaboration, une suite complexe de tâtonnements successifs visant à ce résultat sans lequel la traduction ne saurait être qu'une sorte de résumé sans vie, d'image inerte et, par voie de conséquence, infirme, boiteuse, cruellement incomplète. C'est alors que se révèle, sans toutefois livrer ses secrets ultimes, la subtile composition chimique de l'oeuvre d'art authentique. A devoir la décomposer pour tenter d'en obtenir une nouvelle combinaison viable, le traducteur est inévitablement amené à en prendre la mesure exacte, faute de quoi il ne pourrait en communiquer au lecteur de langue étrangère la juste et puissante saveur esthétique.

Traduire la liberté – les oeuvres écrites depuis la restitution de cette liberté - n'est donc en nulle mesure un processus différent de celui de la traduction en général. Ce que nous constatons, dans l'immédiat en tous cas, c'est que, malheureusement, cette liberté n'a pas encore donné de textes qui se soient élevés au niveau esthétique à partir duquel la traduction littéraire devient un acte enrichissant et justifié. Nous ne nous étendrons donc pas sur d'éventuelles analyses plus directement techniques et détaillées de transcription, même si se font jour, ici et là, des noms qui promettent l'avènement d'oeuvres encore un peu marquées au sceau d'une certaine précipitation vers une expression jaillissante et fiévreuse mais vouées à un bel avenir, croyons-nous.

Mais il est une dimension sur laquelle le traducteur n'a pour ainsi dire pas de prise, c'est celle de **la perméabilité du texte traduit à la culture à laquelle il est offert par la traduction**. C'est à la limite de ce territoire que s'arrête la toute-puissance du traducteur. S'il doit être conscient de la possibilité de réception valable de son travail par le lecteur qui en est le destinataire, il n'a en revanche que fort peu de capacités à l'imposer et cela indépendamment de la qualité de son travail. Autant dire qu'il y a des oeuvres littéraires à vocation universelle dont la lecture, par-delà les limites de sa langue, ne connaîtra pas d'obstacles si la traduction en est correctement établie et d'autres qui ne réussiront pas à franchir la barrière culturelle qui ne se confond nullement avec la barrière linguistique.

On retrouve là, sans doute possible, la grande question, la question fondamentale et qui n'a toujours pas été tranchée, de la valeur des textes littéraires. Qu'est-ce qui fait que les uns s'imposent, sinon d'emblée, du moins dans la durée et pour une longue durée – celle de la postérité, comme des objets dont il est exclu que l'on en conteste jamais la qualité d'oeuvre originale alors que d'autres restent en-deçà du seuil de cette catégorie d'excellence ? Nulle théorie réellement fondée n'a pu établir les critères apodictiques de ce saut qualitatif qui ressort à des propriétés restées, pour

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

l'instant, de l'ordre du mystérieux. C'est, d'une certaine manière, ce que nous suggère Tzvetan Todorov, “La littérature en péril”:

« Comme la philosophie, comme les sciences humaines, la littérature est pensée et connaissance du monde psychique et social que nous habitons. La réalité que la littérature aspire à comprendre est toute simple, (mais en même temps, rien n'est plus complexe), c'est l'expérience humaine (TODOROV, 2007 : 73). A en croire ce grand spécialiste, les éléments constitutifs de valeur impliquent autant l'univers intime (le psychique) que l'univers extérieur à l'homme (le social) avec ce pendant: l'expérience humaine. Elle peut être d'ordre individuel et collectif, dans ce dernier cas elle renvoie, de toute évidence, à l'histoire. C'est bien ce que l'on pourrait trouver réuni dans certains romans parus ces derniers années en Roumanie.

Ainsi, dans *Ordinea*, Alexandru Ecovoiu s'efforçait d'esquisser autant un personnage qu'une expérience humaine à un moment historique assez précis. ***L'Ordre*** rompt avec le récit à la première personne fort pratiqué ces dernières décennies à l'Est et surtout en Roumanie pour revenir au mode narratif à la 3-e personne, avec un personnage qui veut devenir un acteur capital dans la grande Histoire. Ni plus ni moins qu'un chef politique (sinon d'état) qui mette de l'ordre (d'où le titre) dans ce pays à la dérive (à cause de la nouvelle démocratie), pays qu'il appellera ***Virto*** (et ses habitants : *Virtonnais* !)

> Après une jeunesse dissolue (surtout dans l'alcool), Filip, le protagoniste, se réveille un beau jour de ses trente ans, bouleversé par la révélation **qu'au commencement il n'y avait pas le Mot, mais l'Ordre** et il décide d'en mettre partout, à commencer par sa propre vie, prêt à se forger une image nouvelle qui impressionne ses compatriotes. Il renonce donc à boire, trouve un emploi (de façon à pouvoir inscrire sur sa carte de visite « juriste »), s'habille de manière élégante, va au théâtre et dans les salles de concert en compagnie de sa Maman, s'achète une voiture étrangère (d'occasion) qu'il prend soin de garer devant le Parlement ou autres ministères, fait du tennis (pour fréquenter les classes montantes) et…s'achète trois gros cahiers pour y marquer ses pensées et sa stratégie politique, (un cahier par projet autocratique) !
>
> Quelques problèmes de sémantique seront vite résolus : mécontent du mot « tyrannie » qu'il trouve impropre car l'ordre qu'il envisage d'instaurer « devrait avoir un nom exaltant que les Virtonnais prononcent sans en être irrités », il décide de « ne plus se casser la tête pour la forme au détriment du fond . Seul compte l'ordre. Les jours de l'insurrection - ou de ce qui lui ressemblait- la foule avait bien crié : *A bas le dictateur ! A bas le despote ! A bas le tyran* ! et personne ne s'était embarrassé de nuances ». Filip sera –on l'aura compris- **un tyran éclairé** (lire « cultivé »), sur sa table de chevet se trouvent en permanence: *La montagne magique* (de Th. Mann) et *Le jeu des perles de verre* (de Hesse*)*, qu'il a lus et relus jusqu'à vouloir imposer aux *Virtonnais* le jeu de perles comme sport national ! « Il ne sera ni escroc, ni tyran. Il sera un esprit, l'Esprit. Et le peuple - son Corps », dit-il en s'enflammant.
>
> Il ne sera pas extrémiste ou nationaliste, souligne l'auteur avec une fine ironie, « il ne supprimera pas les partis : il va fonder un organisme qui les englobe tous. Et c'est cet Organisme qui prendra les décisions comme un seul homme, un Tout, car l'unité sera absolument nécessaire » (p. 60).

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

Il arrive à Filip de se demander s'il va continuer jusqu'au bout de cette folle entreprise qu'il est en train de fomenter, de se demander s'il n'était pas lui-même fou, mais il se ravise vite : « A quoi bon voir un psychiatre ? On n'est pas en Amérique ! » Et il retourne à ses scénarii (deux ou trois, ou quatre ?) où il pourrait simuler l'ordre : « Il dépenserait ainsi, au moins en partie, son désir d'ordre absolu ». D'autres idées semblent venir le visiter à travers le personnage de John, l'alchimiste d'origine allemande, ou d'Ester, la danseuse du *Lac des cygnes* dont il tombe amoureux. Pourtant tout est subordonné à cette ultime idée (fixe ?) soigneusement cachée par ce dictateur dérisoire qui croit dur comme fer aux solutions miracles (qu'il a inventées sur le papier) pour remettre dans le droit chemin une société qui a perdu ses valeurs. Pour plus de réussite, il invente plusieurs cas de figure ou plusieurs hypostases de tyrans ; il fréquente un cercle d'écrivains et il essaye d'en rallier un à sa cause ; il le trouve dans la personne de Ieronim ! Auteur connu dans son pays, indépendant politiquement, il pourrait soutenir le futur dictateur et surtout lui attirer la sympathie des intellectuels du pays … Mais, heureusement pour l'idée et l'image de la *démocratie*, l'écrivain se met à détester Filip dans lequel il voit le danger d'une nouvelle tyrannie et le germe de la folie. (Dans la « rhétorique » de Filip, Ieronim aperçoit, lucide et inquiet, des idées qui hantent parfois son propre esprit). Qu'à cela ne tienne, Filip se crée un site électronique lorsqu'il croit son projet bien mis au point et, à l'aide d'un journaliste, il entame sa « campagne électorale ». Avec meetings, foules, slogans, médias. Au cours d'un de ses grands rassemblements pendant lequel Filip refuse de lire le papier programme du « comité organisateur » dirigé par l'ami journaliste (manipulateur ?), il se produit un mouvement de foule et, dans le désordre indescriptible (peut-être sciemment provoqué), Filip est piétiné, défiguré et arrêté comme un vulgaire fauteur de troubles. Il perd connaissance et se réveille dans une cellule à côtés de trois prisonniers de droit commun. Méconnaissable, il fait les frais de ces « colocataires ». Dans la bagarre, il renverse le pot de nuit et le gardien l'oblige à tout laver et d'abord à se laver ; pour cela Filip est emmené dans la salle d'eau où, laissé seul, avec ces dernières forces, il se pend à l'aide de son pantalon. En rédigeant sa déclaration, le gardien écrit qu'il « s'est suicidé à cause qu'il supportait pas l'ordre »…

La morale est évidente ! Plus qu'un essai politique ou historique, ce roman nous fait comprendre les limites de la liberté, le préfacier de l'édition roumaine intitule d'ailleurs son avant-propos: *L'Effet Vadim ou comment naît une dictature...*

L'*Ordre* est un roman écrit pour un (large) public de lecteurs et pas seulement pour des critiques littéraires, comme cela arrive souvent en Roumanie. L'allusion culturelle employée ailleurs pour épater n'apparaît ici qu'en tant qu'élément définitoire pour la psychologie du personnage. Les influences transparentes de l'univers du *Jeu des perles de verre* (la présence de la musique, l'opposition entre le monde extérieur et le monde parfait où règne l'ordre, le rôle de « magister ludi » que Filip veut se donner dans le jeu historique, la nouvelle biographie exemplaire qu'il se forge, les divagations sur l'alchimie avec un « maître » allemand) sont évidentes et ne font qu'accentuer le caractère ubuesque du personnage qui prend comme modèle un Prix Nobel de la littérature !

L'ironie particulièrement fine entretient une certaine ambiguïté comme si l'auteur voulait nous dire qu'en chacun de nous, bénéficiaires des régimes démocratiques, dort un possible despote qui voudrait en finir avec les

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

chiens errants, les prostitués des deux sexes, les enfants des rues qui se droguent, les immondices qui s'amoncellent sur la voie publique, les nouveaux riches, la corruption et qui croit que son désir d'ordre à tout prix correspond à celui de l'inconscient collectif!

L'histoire nationale représente la toile de fond d'un roman plus récent que Bogdan SUCEAVA, son auteur, place dans la période « de transition ». Individus illuminés, sectes, moeurs déplorables, police débordée par les obligations et les suspicions, le roman épouse les déviations de pensées et d'actes avec sur un ton général de charge ironique qui fait aussi les délices du traducteur. Les allusions à un passé et une metalité par trop roumaine obligent d'ailleurs à des tours de force de traductibilité. *Venea din timpul diez/Il venait d'un temps di*èse titre surprenant mais qui résume le décalage des personnages par rapport à la réalité sociale et historique. Le lieu de la narration est un Bucarest chaotique où à côté des sectes et des gourous les uns plus persuasifs que les autres s'affrontent de "grands spécialistes" dans tout domaine, surgis de la nuit, qui se disputent le passage à la télé tout comme la confiance du public. De l'avis d'un membre de la police...

> « - Nous n'avons plus d'hommes disponibles pour une nouvelle enquête. J'ai déjà dépêché neuf officiers pour la secte des Etiennistes, quatorze, plus le matou, pour surveiller la redoutable secte de Vespasian Moïsa, sept autres à Maglavit pour enquêter sur la prétendue réincarntion de Pétraché Lupu, six officiers d'élite sur les traces des satanistes. Comment voulez-vous que je forme une nouvelle équipe qui aille enquêter sur le fils de l'Archange Michel ? C'est vraiment impossible. Nous avons à peine assez de personnel pour surveiller tout ce déchaînement religieux, alors pour le tenir sous contrôle...Personne n'a prévu qu'il y aurait en Roumanie tant d'idées folles à la fois. C'est incroyable! Nous n'avons même pas le nombre suffisant d'hommes pour faire les rapports, comment voulez-vous que l'on passe à l'action, en plus? Il y aura toujours quelque chose qui échappera à notre contrôle.
>
> - Mais ce genre d'activités représentent l'objectif de notre Direction, quand-même, dit le major un peu déçu.
>
> - Oui, c'est vrai, répondit le colonel. Nous avons fini par travailler plus que la Direction des affaires irrédentistes. Fait croire qu'on a plus de sectes roumaines que de mouvements irrédentistes; on dirait un film de Spielberg sur les extraterrestres. J'avoue que j'en ai assez. On a à peine fini de résoudre une affaire du genre que surgissent d'autres problèmes. A croire qu'il y a plus de dingues roumains que de magyars nationalistes frustrés dans ce pays. Comment pourrai-je allouer judicieusement des effectifs nouveaux pour toute nouvelle folie?
>
> ***
>
> Le major s'était mis au garde-à-vous, comme pétrifié, alors que le colonel semblait sur le point de s'écrouler sur le tapis. Il avait les cheveux en désordre, la cravate défaite, les yeux rouges. Il dit:
>
> -Voilà : hier matin, devant l'Hôtel de Ville, s'est rassemblée la secte des diogènistes. Ils ne sont que quinze, exactement, mais ils prêchent autant que mille. Ils prêchent par l'exemple. Imaginez-vous 15

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

tonneaux juste devant la mairie centrale de la capitale. Les honnêtes gens viennent pour afaire à la mairie et qu'est-ce qu'ils y trouvent? Quinze crasseux, habitant chacun dans un tonneau. Le rapport informe qu'ils font leur besoin dans le tonneau et qu'ensuite ils se déplacent avec le même tonneau comme si la saleté n'était pas à eux. Le rapport consigne encore qu'un d'eux a traversé la rue, il y a quelques jours, avec le tonneau autour de son corps. Vous voyez ça, au milieu de la folle circulation de ce boulevard, hop! Un tonneau qui passe entre les voitures, avec un barbu dedans qui veut absolument aller sur le trottoir d'en face. Il est encore dit dans ce rapport qu'un des types qui habite dans les tonneaux s'est mis à se masturber lorsqu'une dame respectable est passée par là pour entrer dans la mairie. Hé, oui, voilà un autre groupuscule religieux dont nous ne savions rien du tout!

- Nous n'avons rien à nous reprocher, nous avons fait tout ce qui était humainement possible. Nous ne pouvons pas guérir vingt-trois milions de fous.

- Absolument! Comme je le disais, l'histoire de l'humanité a connu toutes sortes d'exagérations. Ces excès ne sont pas nouveaux. Ils ont été étudiés par des spécialistes, des médecins, au long des siècles passés. Mais ce qui est spécifique à ce moment et à cet endroit c'est que tout arrive et se passe simultanément et qu'à notre grand malheur nous sommes obligés de les comptabiliser et d'anticiper sur l'instant où les bandes sortent dans la rue. Mais, non, mon vieux, même le diable ne pourrait les comptabiliser. » (BS- *Il venait du temps dièse*).

Humour et ironie bien dosée font de ce roman emblématique d'une époque (ces deux dernières décennies) une oeuvre digne de retenir l'attention des éditeurs francophones. Avec des difficultés évidentes pour le traducteur obligé de transmettre le contexte, puisque le romancier se sert des personnages de l'histoire nationale et de sa culture natale. Ainsi, un des gourous se prend, ni plus ni moins, pour Etienne le Grand (chef d'état roumain du 16-e siècle, bon stratège et “bon roi”, figure vénérée par les Roumains pour avoir, entre autres, résisté à l'envahisseur turc et avoir dirigé le pays en despote illuminé, un mélange de Vercingétorix et de Bonaparte à la fois, quant à la vénération que lui vouent les Roumains).

Les tribulations des personnages évoluant dans la Roumanie post-communiste sont exploitées également par un très jeune écrivain, Augustin Cupsa, qui réussit l'exploit d'un récit multiforme, très élaboré, où poésie et jeux de mots, allusions et ironie acide rendent la tâche du traducteur des plus périlleuses. La dificulté est double, il faut non pas rendre une langue, mais une oeuvre, pas seulement une histoire en filigrane, mais un projet esthétique auquel l'auteur des *Perforatorii* /*Perforations* semble très attaché, au rique de mettre le lecteur à contribution.

.

“ Lorsque le professeur était mort (étouffé par ses propres vomissements après une terrible cuite) mon père avait renoncé à travailler et s'était mis à perforer. Il avait commencé par faire des fontaines. Puis des fenêtres, des judas, des hublots, des

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

caves. Lorsqu'il se saoulait, il perforait n'importe quoi. Notre maison avait pris l'aspect d'un immense gruyère. Les poutres, les murs, les plafonds, les vêtements, les tables, les chaises, tout était percé. Il avait étendu son activité aux maisons voisines puis à tout le village. Il s'en était pris aux personnes. Il avait commencé par nous, par ceux qui lui étaient le plus chers, la famille, les voisins, les amis. Nous avions tous un, deux ou plusieurs trous. Dans les jambes, dans le nez, dans les oreilles, dans le foie, dans le pénis, dans les ovaires, dans la vessie. Il avait fini par percer tout le monde. Nous avions l'allure d'une véritable tribu et le village avait changé de nom, (Troués) au lieu de (Criés). Quiconque traversait le village était obligatoirement troué par mon père.

On avait parlé de nous au journal télévisé, à l'émission surprise sur prise. La réalisatrice était jeune et attirante. Elle avait vingt-six ans.

Moi il m'avait fait un seul trou, dans le ventre. Parce que j'étais maigre et maladif. Je m'effondrais facilement.

Cela ne m'avait pas beaucoup affecté (pas plus que les autres d'ailleurs). Je m'amusais, j'allais à la pêche. Je n'avais que deux vrais amis mais cela me suffisait.

***

Dehors les contre-révolutionnaires mettent en pièces les révolutionnaires et vice versa. Le colonel le sait et il ne perd pas son temps. Maintenant nous imprimons quelque chose sur le président, il a quatre-vingts ans et nous pouvons nous attendre à tout. Les urologues semblent inquiets. Ni les analystes, ni les experts en mass media ne lui donnent longtemps à vivre. Le consensus est général, nous arrangeons déjà les livres et les manuels. Nous avons toutes prêtes des variantes du genre: *L'homme ou le président ?*, *Révolution ou coup d'état ? Les deux facettes du pouvoir*. Nous travaillons aussi à une variante de scandale sexuel et de journal intime.

Le colonel passe des coups de fil à gauche et à droite, de son bureau sortent des flots de fumée de cigare. Nous devons sans cesse ajuster le dernier chapitre.

Le rythme du recyclage est très élevé, nous devons être les premiers sur le marché, au moment où l'émotion est la plus forte et où les gens sont disposés à sortir un sou de plus de leur poche. D'ici un mois ou deux qui pensera encore à lui ? Les albums de saison commencent à sortir, les groupes de chanteurs se mettent à préparer leurs tournées sur le littoral, on doit produire au plus vite. L'analyse de marketing nous dit quelque chose dans ce sens-là." (Augustin Cupsa, *Perforatorii*)

Même pour le lecteur roumain, le texte d'Augustin Cupsa demande un effort de "collaboration", d'acceptation tacite de la convention littéraire. C'est l'exemple typique de texte à prendre au second degré dont la lecture n'est pas moins valorisante. Dans ce cas précis l'attention traduisante doit se déplacer sur l'écriture, sur la forme plus peut-être que sur le fond. L'intime va primer sur la

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

toile sociale qui alimente pourtant le schéma narratif indispensable au déroulement du récit. Le jeu avec la logique discursive, rapellant (d'assez loin, il est vrai) celui que pratique un Jean Echenoz -l'auteur des éditions du Minuit- se heurte, dans sa transcription en français à la résistance de cette langue (langue cible ici).

Le roman, qui à notre avis, essaie de jeter, par-dessus la faille béante de l'obsédant demi-siècle, des ponts ou passerelles visant à retrouver la dynamique romanesque des glorieux débuts du vingtième siècle, tout en faisant preuve d'une grande originalité reste à notre avis le roman d'un écrivain, par ailleurs fort peu médiatique, *Qui s'endormira le dernier* de Bogdan Popescu. Evoluant sur deux plans narratifs, l'un réaliste, l'autre magico-fantastique, Bogdan Popescu réalise ici un univers qui rappelle celui d'un Gabriel Garcia Marquez et qui- de par le côté poético-réaliste, le plaisir de la description et la richesse du vocabulaire, le dosage savant et naturel à la fois- pourrait être rapproché du romanesque spécifique à Gracq. Auquel il s'apparente par son refus de l'exhibitionnisme médiatique aussi!

Les faits narrés ont lieu dans le Village-aux-Saints, situé non loin des rives du Danube. Pour une fois, le narrateur n'a pas reours au “je”, il est impartial, il enregistre et communique de manière apparemment neutre. L'extraordinaire réside dans les événements eux-mêmes et non pas dans les contorsions du style. Historiquement, tout renvoie à une époque très récente: celle des Roumains libérés du communisme auquel il est fait allusion et référence, selon l'évolution de tel ou tel personnage. L'univers du village est vu dans ses moindres détails et jusqu'au plus profond de ses malheurs et de ses bonheurs, rares mais immenses, comme seule l'enfance peut les ressentir. Les épisodes des enfants qui pêchent dans les mares du Danube et sont surpris par les garde-frontières (de peur, un des enfants saute à l'eau et se noie) ou de ces autres enfants qui se baignent à califourchon sur les cochons que l'on fait entrer dans l'eau pour les laver, ont quelque chose de la “Guerre des boutons” et du “Chemin des écoliers” de Marcel Aymé.

Le Village-aux-Saints est un univers unique, à part, coupé du monde et en même temps un prolongement de celui-ci: il s'y trouve une école avec des profs plus ou moins sympathiques, avec un directeur honnête dont le fils, lourdaud et peureux accepte les ricanements des cancres transformés, en dehors de l'école, en véritables héros et merveilleux camarades de jeux. Ce sont les “décrétés”, ces enfants nés obligatoirement sous le régime de Ceausescu qui interdisait l'avortement ou tout autre moyen contraceptif.

On soupçonne d'ailleurs sous les traits entièrement négatifs de l'enfant devenu étudiant et surnommé “Le Redoublant” par un des enseignants du village lui-même prof (mais sans diplômes), le narrateur. C'est lui qui écrit 5 ou 6 longues lettres pendant ses vacances d'été à un ami et camarade de Fac. Il se remémore les jours de son enfance, de son stage militaire, il évoque ses voisins, les villageois d'hier et d'aujourd'hui. Ces lettres viennent rompre l'éventuelle monotonie de la narration à la 3-e personne, à côté des inteventions sous forme de leçons d'histoire et de morale que le prof sans diplôme donne à des élèves censés l'écouter, en réalité inventés par l'orateur en manque de public, (comme on ne le comprendra que vers la fin du roman!) poète aussi à ses heures libres. Par l'intermédiaire de ce personnage autodidacte, le lecteur comprend mieux l'histoire du village et de ses habitants, de leurs envies, de leur caractère; en effet, les

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

hommes de la plaine du Danube semblent aussi vifs dans les actes que dans les discours; la parole, dans ces parages, peut déclencher des tragédies et des guerres, des haines aveugles, des suicides et des crimes. Pourtant, malgrè cela, le ton général de cette narration est celui d'une formidable capacité à comprendre et à accepter l'humanité sous ses formes les plus surprenantes.

L'irruption du fantastique (on devrait dire du merveilleux si on tient compte de la distinction qu'en font les spécialistes) n'est pas abrupte et ne brusque pas le lecteur. Sur la route principale du Village-aux-Saints passe par exemple, au début du roman, une charrette dont les nombreux occupants font beaucoup de bruit. Ce sont tout simplement des diables, dont un dégringole dans le fossé et se fait mal. Il sera accueilli par un vieux du village; soigné et câliné, le diable ne quittera plus son bienfaiteur et le suivra partout: "Derrière le père Mitou, s'appuyant de ses pattes antérieures velues sur les épaules de l'homme, avançait au grand bruit de ses sabots le diable noir", tel un chevreau. A lire attentivement on se demande s'il existe réellement ou s'il est seulement imaginé par le père Mitou en question. Le narrateur nous laisse libres de nous dire que, par respect pour le vieil homme dépouillé de tous ses biens, qui n'a plus rien dans sa vie que la faculté de fantasmer, les autres habitants lui concèdent généreusement cet acquis! *Qui s'endormira le premier* - roman foisonnant des moeurs qui reflètent l'évolution d'une societé humaine du début du XXI-e siècle- est d'une lecture enrichissante et agréable qui, s'éloignant des habituelles narrations nombrilistes nous fait plonger dans un univers inconnu et sympahtique à la fois, où l'Autre est tout aussi important que Soi, sinon plus. Il se détache nettement sur la toile monocolore de la prose roumaine actuelle.

Ce sont des romans que les éditeurs français devraient prendre en compte s'ils n'étaient pas (mode oblige!) trop tournés actuellement vers la production littéraire scandinave et américaine. Ils ne sont pas les seuls; mais nous devons respecter les cadres de cette conférence même s'ils nous limitent. Notre choix est -on ne saurait le nier- subjectif; il est tempéré (soutenu?) par les réflexions de quelques spécialistes incontestés de la théorie littéraire actuelle. Car comment définir une oeuvre littéraire véritable, *cet héritage fragile, ces paroles qui aident à mieux vivre* ». (TODOROV : 90) , comment définir le véritable écrivain sinon comme celui qui est capable de, *« Penser en se mettant à la place de tout autre être humain »* selon Emmanuel KANT (*Oeuvres philosophiques*, t.II, Gallimard, 1985, chapitre 40 : 1073) réflexion que T. Todorov approfondit dans une définition qui peut nous servir de conclusion: *"en figurant un objet, un événement, un caractère, l'écrivain n'assène pas une thèse, mais incite le lecteur à la formuler: il propose plutôt qu'il n'impose, il laisse donc son lecteur libre et en même temps l'incite à devenir plus actif. Par un usage évocateur des mots, par un recours aux histoires, aux cas particuliers, l'oeuvre littéraire produit un tremblement de sens, elle met en brenle notre appareil d'interprétation symbolique, réveille nos capacités d'associations et provoque un mouvement dont les ondes de choque se poursuivent longtemps après le contact initial.» (TT, 74).*

BIBLIOGRAPHIE

Cupsa, Augustin, *Perforatorii, (A l'Est comme à l'Ouest)*, éditions Cartea Româneasca, Bucuresti, 2008

Ecovoiu, Alexandru, *Ordinea (L'Ordre)* Editions « Polirom », Iasi (Roumanie), 2005

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)

Popescu, Bogdan, *Cine adoarme ultimul (Qui s'endormira le dernier*), éditions “Polirom”, Iasi, 2007
Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, Flammarion, coll. Café voltaire, 2007
Suceava, Bogdan, *Venea din timpul diez*, éditions Polirom, Iasi, 2007
Stefanescu, Alex, *Histoire de la Littérature Roumaine, 1941-2000*, éditions Masina de scris, Bucuresti, 2005.

BDD-A5667 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:39:26 UTC)